

Vous devez être heureuse

Katherine Caron

Volume 39, numéro 1 (229), février 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32523ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, K. (1997). Vous devez être heureuse. *Liberté*, 39(1), 35–50.

KATHERINE CARON*

VOUS DEVEZ ÊTRE HEUREUSE

Après avoir observé la poussière accumulée dans les fentes du plancher, Claire s'assoit devant la fenêtre et regarde un arbre en se disant : « Mon Dieu, il doit bien y avoir autre chose. » Un grand bâillement gonfle la poitrine de la jeune femme, puis tout redevient immobile. Claire ferme les yeux et s'endort sur le fauteuil.

Vers minuit, une petite flamme se dresse dans le foyer. Un léger crépitement réveille Claire. La lumière du feu lèche les vitres, danse sur le plancher de bois franc et se déhanche sur le piano à queue. Le petit Nicolas dort en haut et, en bas, c'est le grand réveil. Les flammes qui s'agitent partout sont comme autant de petites âmes qui crient : « You-ou ! C'est nous ! » Pour la première fois, Claire pense à tous ceux qui ont habité cette maison. Elle imagine un enfant en train de s'amuser dans les escaliers, un homme jouer du piano, une femme chanter. Elle regarde le piano à queue qui appartenait à son arrière-grand-père, la chaise que Bruno a sculptée juste avant de partir, puis ses yeux s'arrêtent sur le feu. Oui, cette maison appartient vraiment aux absents.

* Katherine Caron vit à Montréal. Elle a publié une nouvelle, « Partir ou rester », dans un recueil collectif (*Partir ou rester*, Montréal, La littérature de l'oreille, 1992). Elle publie ici pour la seconde fois.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, Claire lave le plancher. Un parfum de citron chasse rapidement les anciennes odeurs. Assis dans sa chaise haute, Nicolas regarde sa mère travailler et pleure à chaudes larmes. Il adore la vadrouille et se sent exclu de ce jeu palpitant. Juste au moment où elle prend le petit dans ses bras, la sonnerie de la porte d'entrée lance un cri rauque. La sœur cadette de Claire entre dans la maison. « Attention! Mes planchers. » « Excuse-moi. » Mireille enlève ses souliers et va s'étendre dans le salon. « J'ai passé une nuit de fou. » Claire remarque les vêtements froissés, les cheveux décoiffés, mais surtout, les yeux brillants de sa sœur. « Pas encore un *one night!* » Sans répondre, Mireille s'assoit par terre: « Bébé! viens voir ta tante favorite! » Claire se raidit: « T'es-tu lavé les mains? » « Pas besoin. » Les pieds de Mireille ont tracé un petit chemin sur le plancher mouillé: « T'es pas tannée? » « Quoi? » « Je sais pas... Ton genre de vie... » « Quel genre de vie? » « Tes aventures à droite puis à gauche. » Claire prend la vadrouille et efface les pas de Mireille. « Mes aventures? C'est seulement la deuxième fois que ça m'arrive. » « Qu'est-ce que vous avez fait? » « On a parlé toute la nuit près du feu, puis après, quand tout le monde est parti se coucher, on a marché au bord du lac... » Mireille s'étire en levant les bras au ciel: « Quel amant! » L'aînée, tordant la vadrouille de toutes ses forces: « Franchement! Vous avez dû geler. Le connaissais-tu un peu au moins? » Sans répondre, Mireille chatouille Nicolas qui rit aux éclats. « Arrête! Ça va le fatiguer. » Les deux sœurs se regardent un moment, puis Mireille dit, le regard dur: « Qu'est-ce que t'as? » Claire, reprenant son travail: « Rien. » Mireille se lève et se dirige vers la porte d'entrée: « Je sais pas quand ça va bien aller toi puis moi. » Elle ajoute: « T'es tellement pognée ma fille. J'en reviens pas. » Mireille

embrasse Claire et toutes deux demeurent enlacées comme des sœurs siamoises.

La maison brille. Claire berce Nicolas. Tout va bien : Bruno revient dans une semaine. Elle serre son enfant contre elle mais le poing qu'elle a au cœur prend toute la place.

À genoux par terre, Claire ramasse des pommes pourries. Au printemps, les branches du pommier chargées de fleurs s'étirent au-dessus de la terrasse et couvrent le sol, les chaises et la table de pétales blancs. Mais voilà que ce lieu de lecture et de recueillement est devenu un petit cimetière. Fendues, ouvertes, les pommes offrent à la terre leur chair molle, ce cocon sucré où les pépins se tiennent raides dans l'attente du germe tout-puissant. Combien de pommiers pousseraient dans la cour si elle laissait aller tous ces pépins ?

Claire cueille tous ces pommiers virtuels et les jette à la poubelle. Elle aurait dû les ramasser plus tôt et faire des tartes, des poudings et des gâteaux avec les quartiers épargnés par les vers. Aujourd'hui, non seulement les pommes se défont entre ses doigts, mais elles sont attaquées par des dizaines d'abeilles qui creusent des tunnels au cœur des fruits et en sucent le jus. Elle a l'impression de ramasser des grenades qu'elle dépose doucement dans un sac avant qu'elles n'exploient. Après une heure de travail, il reste encore des dizaines de pommes à ramasser, bien que trois sacs verts soient empilés près du chemin. Claire se lève et range ses gants : ne doit-elle pas se garder quelque chose à faire pour le reste de la semaine ?

La lumière du crépuscule et une odeur de poulet rôti sonnent la fin du jour. Claire cherche le pilon à légumes et se souvient que Bruno l'a placé au-dessus

du frigo. Elle ajoute du lait et du beurre aux pommes de terre encore bouillantes et pile le tout. Les patates sont vite transformées en une purée lisse et légère, mais elle frappe toujours le pilon dans le fond du bol avec la même force et la même concentration. Qu'a-t-elle fait aujourd'hui? Depuis que Bruno est parti, les heures semblent s'étendre comme un long serpent aux anneaux tous pareils et auxquels il est impossible de s'accrocher. Et si son amour pour Bruno anéantissait tout, creusait un grand trou dans son propre corps? Tout devient blanc. Elle voit un désert s'étendre à l'infini. Soudain, des pleurs et un bruit de verre brisé la font sursauter. Claire regarde par terre et aperçoit un verre éclaté en morceaux et, tout près, le petit Nicolas en larmes. Elle prend l'enfant dans ses bras et examine toutes les parties de son corps. Soulagée, elle caresse la petite tête chaude comme un ventre d'oiseau. Dehors, l'érable rouge éclate dans le ciel.

Ce soir-là, Claire raconte l'histoire du petit chaperon rouge et Nicolas s'endort avant l'arrivée du loup. Elle dépose le livre ouvert sur une chaise, éteint toutes les lumières et va se coucher. Au milieu de la nuit, elle voit quelque chose de blanc sortir du mur. La chose, qui ressemble à de la fumée, se dirige vers elle et disparaît dans sa poitrine afin d'y extirper la petite fille transparente logée au fond du cœur. Claire saute en bas du lit et descend les escaliers en trombe. Là, elle voit le fauteuil, le foyer, et une force la retient au sol. Elle ressent une vive douleur au sein gauche. Et si son cœur sortait de sa poitrine et tombait là, sur le plancher? Doucement, une voix cristalline prend racine et s'épanouit partout dans la maison: «Doux, doux... Je suis en vie.» Claire remonte se coucher dans le grand lit défait et froid.

Ce matin, la rivière et le ciel sont tous deux pareils, embrassés dans un même mouvement bleu. Claire et Nicolas sortent marcher près de la rivière.

Lors de ses promenades, Claire ne rencontre que des personnes âgées au pas léger et prudent, comme si une partie d'elles-mêmes appartenait déjà au ciel. Ces gens égrènent leurs jours lentement, se dit-elle. Ils abandonnent des morceaux de vie aux gestes les plus simples : une promenade sur le bord de la rivière, un regard posé sur une fleur, une discussion animée avec un voisin.

Pour la première fois, la jeune femme s'arrête sur le bord de l'eau et tend l'oreille afin de surprendre une conversation : « C'est-tu plate d'habiter ici. Avant, j'avais une maison à moi, mais je pouvais plus la payer. » « Moi non plus. Jamais j'aurais cru que je finirais mes jours dans un bloc-appartements. Je m'ennuie tellement... Avoir une maison à soi, un jardin : c'était ça mon rêve. » Claire se lève et marche d'un pas rapide en regardant par terre. Puis, poussée par elle ne sait quelle force, elle entre dans la maison des sœurs missionnaires.

Bien qu'elle passe tous les jours devant cette maison, Claire n'a jamais osé y entrer. Aujourd'hui, elle est debout dans le hall d'entrée à l'odeur de cire et d'haleine chaude. Tout au fond, elle voit une large porte avec le mot « Chapelle » inscrit au-dessus.

La chapelle n'est occupée que par une femme. Elle est assise sur un banc baigné de soleil et, les yeux fermés, elle semble pacifier toutes les haines. Claire s'assoit à l'avant, la poussette à ses côtés. Ses yeux vont de l'enfant endormi aux tableaux du chemin de Croix. Doucement, une vieille plainte monte en elle. La chapelle, les promenades... Ne souhaite-t-elle pas, au fond, que sa vie soit paisible afin de laisser toute la place

à cette plainte qu'elle commence à peine à reconnaître ? Et Bruno ? A-t-elle déjà réussi à toucher sa douleur ? Des poussières blanches errent dans la lumière. Claire pense à la maison ouverte sur la rivière et qui accueille toutes les lumières, celle du matin, du midi, du soir et même la lumière sous-marine des nuits de pleine lune. Regarder les heures passer et ne plus avoir peur : c'est peut-être cela se sentir chez soi.

Vers le milieu de la semaine, Claire est étendue en plein soleil, un livre à la main. Les yeux plissés, elle tente de déjouer la lumière qui embrouille tous les caractères. Elle aurait préféré lire du côté de la rivière, à l'ombre du pommier, mais elle craint les abeilles. Elle jette un coup d'œil au potager et détourne vite les yeux de l'unique concombre ratatiné. De l'autre côté de la rue, des cléomes aux pétales mauves dansent le cancan. Elle devrait faire comme Vincent et arroser son jardin tous les jours.

Nicolas se dirige à quatre pattes vers le bosquet de lilas. Arrivé au milieu de la petite forêt, il se lève et regarde au loin. Il fait un grand geste de la main, lance un cri de joie et semble dire : « Ahhhhhh ! Je suis. » Tout à coup, il perd l'équilibre et tombe sur les fesses. D'un mouvement brusque, il se couche par terre et se traîne afin de passer sous les branches. Botaniste, il examine une feuille ; entomologiste, il pointe de l'index une coccinelle ; géologue, il prend un caillou dans ses mains et le mord. Le regard clair et la lèvre crispée, Nicolas explore et domine le bosquet. Il est le maître de ce vaste monde. Soudain, il se met à genoux et, inquiet, il regarde autour de lui. Les feuilles, la coccinelle, le caillou : il ne reconnaît plus rien. Perdu au sein de son propre royaume, Nicolas est en panique. Il essaie d'avancer mais, comme il pleure les yeux fermés, il

bute contre le feuillage serré d'un arbuste. Claire court vers lui et le prend dans ses bras. Le cœur du petit garçon bat très vite : déjà, il se sent étranger.

C'est le soir. Nicolas dort et Claire range les restes du souper dans des contenants en plastique. Elle ouvre le frigo et place les contenants sur la tablette déjà bondée de petits récipients empilés les uns sur les autres. Elle en sort quelques-uns et les ouvre. Dans l'un, il y a des pois verts couverts de pustules blanches, dans l'autre, un vieux morceau de poulet et, dans le troisième, un restant de purée de carottes, lui aussi couvert de boutons. Après avoir vidé ces trois contenants dans la poubelle, elle ouvre le frigo à nouveau et regarde la dizaine de boîtes en plastique qui doivent renfermer autant d'aliments en progression. Elle inscrit sur des morceaux de papier collant le nom des aliments qu'elle vient de ranger au frais. Le nez dans le frigo, elle ouvre une boîte, puis une autre, sans jamais retrouver celles qu'elle vient tout juste de ranger. Bientôt, le comptoir est couvert de petits pots. Un mal de dos casse son corps. Elle va au salon et s'apprête à regarder la télévision, mais elle se retient : à chaque fois, les images vives et colorées s'agitent dans sa tête pendant des heures. Au plafond, une fourmi circule dans tous les sens avant de disparaître dans une lézarde. La jeune femme se lève et s'assoit au piano.

Durant son enfance, Claire a appris à respecter ce piano mais, surtout, à aimer la musique, comme si la seule vue du magnifique instrument suffisait à devenir mélomane. Elle s'assoit, fait des gammes, joue « En roulant ma boule », le refrain d'un duo, puis, satisfaite, s'assoit face à la fenêtre. Elle aurait pu répéter le boogie-woogie que sa mère lui avait montré à jouer dix ans plus tôt, mais elle ne voulait pas piocher encore une fois

sur ce morceau qu'elle n'a jamais parfaitement réussi à exécuter. Claire est incapable de jouer les deux mains à la fois. Au bout d'un moment, la main gauche s'emballe, devient complètement désynchronisée par sa partenaire de droite. Sa mère aurait aimé qu'elle devînt musicienne, ne serait-ce que pour occuper ses temps libres, mais la jeune fille se passionnait plutôt pour le théâtre. Aujourd'hui, à son tour, Claire espère que Nicolas aimera jouer du piano. En attendant, l'instrument domine le salon comme un objet précieux et inutile.

Claire fait jouer la *Sonate pathétique* de Beethoven. La chaleur du deuxième mouvement enveloppe la jeune femme et la protège de tout. Puis le ton devient plus inquiétant, plus sombre. La lune brille sur l'eau en éclats minces et fragiles. Dans la cour, les arbres offrent à la terre leurs ombres immenses qui plongent les pommes dans une lumière noire. Les fruits paraissent durs, inaltérables comme des petits cailloux. Soudain, dans le troisième mouvement, intensité et douceur se prennent la main et entament une course folle. La jeune femme imagine deux enfants qui jouent à cache-cache dans la forêt. Ils se cherchent, se trouvent, se poursuivent et se perdent de nouveau. Elle voit aussi un ruisseau vif et clair, car les notes glissent les unes sur les autres dans une cascade heureuse.

Un son strident vient briser cette bulle parfaite. Claire répond au téléphone et reconnaît tout de suite la voix sensuelle de son vieux copain Christian. Il lui annonce qu'il vient de trouver un deuxième emploi : « J'ai pas le choix : la maison, l'auto, puis il faut que je commence à m'acheter des REER. » Devant le silence de son amie, il ajoute : « Ç'a pas l'air d'aller. » « Non, non. Je pensais que c'était Bruno. » Christian demande des nouvelles de Bruno et Claire lui raconte que tout va

bien, que la chute d'eau est magnifique, que la turbine devrait être facile à installer, que les gens de la pourvoirie sont très accueillants. Elle achève en disant cette phrase qui résonne à ses oreilles comme un leitmotiv : « Il travaille fort pour nous trois. » Christian poursuit sa ronde de questions : « Et toi ? Ça va avec Nicolas, la maison ? J'ai un cadeau pour le petit. » « C'est gentil. » « Tu t'ennuies ? Je peux venir souper avec toi si tu veux. Demain ? » « Non, non. Il faut que je ramasse mes pommes. » « Encore ! » Claire a droit à des reproches : c'est la troisième fois cette semaine qu'elle refuse de voir Christian sous prétexte qu'elle doit ramasser des pommes ! Elle s'emporte contre lui, s'excuse, lui dit qu'elle est fatiguée et raccroche.

Énervée, Claire se rend à la cuisine. Elle lance quelques pots de plastique dans l'évier et se sert un gros morceau de gâteau au chocolat. À chaque bouchée, elle essaie d'oublier pourquoi elle refuse l'invitation de Christian. Elle cherche dans le goût familier du chocolat la certitude qu'elle ne fuit rien. Une fois l'assiette bien raclée, léchée et placée dans le lave-vaisselle, elle boit une gorgée de lait froid qui la fige face à elle-même. Oui, la pire des peurs est celle que l'on a de soi.

Sa tasse de café déposée près d'elle, Claire désherbe le potager qui survit tant bien que mal à la sécheresse. Le moindre brin d'herbe est difficile à extirper car la terre, à cet endroit, s'accroche à tout ce qui pousse. Nicolas mange une rôtie et gazouille en se dandinant. Il s'approche de sa maman et, sans faire exprès, renverse la tasse de café. Le liquide chaud est aussitôt avalé par la terre crevassée. La jeune mère se raidit, puis elle prend l'enfant dans ses bras et se dirige calmement vers le boyau d'arrosage : si elle arrose enfin le potager, n'est-ce pas grâce au café renversé ?

Des gouttes d'eau brillent sur les concombres et sur le nez de Nicolas. Fou de joie, il saute dans l'herbe mouillée et rit aux éclats à chaque fois que sa mère l'arrose un peu. Ce n'est pas seulement le potager qui est arrosé, mais le jardin au complet: les pruniers, le cerisier, les arbustes et surtout, la vigne de raisins bleus qui grimpe sur le mur de la maison. Claire observe ses longs pieds couverts de feuilles mouillées et arrose ses chevilles. Soudain, elle entend Vincent l'interpeller: «Belle journée!» Claire sursaute et lève la tête. Son voisin est accompagné d'un homme d'une trentaine d'années. La jeune femme croise les bras sur sa poitrine et évite de regarder l'inconnu. Souriant, Vincent dit: «Ça va? Tu as des nouvelles de Bruno?» Claire répond qu'il arrive demain. Puis, en jardinier avisé, Vincent conseille sa voisine: «Tu ne devrais pas arroser ton jardin le matin, le soleil est trop fort, ça va brûler ton gazon.» Claire regarde la flaque d'eau qui s'agrandit près d'elle et de son fils: «Je sais. On voulait juste s'amuser.» À ces mots, elle plonge son regard dans celui de l'inconnu qui est d'une douceur presque transparente. Tous deux demeurent figés quelques instants. Vincent demande: «Vous vous connaissez?» L'homme, ne cessant de regarder les yeux, le front et les cheveux de Claire: «Non.» «Claire, je te présente mon neveu, Étienne Gravel. Étienne est concertiste.» La main incroyablement longue et fine de l'homme enveloppe celle, toute froide, de la jeune femme. Étienne dit d'une voix chaude: «Enchanté.» Claire sourit et baisse les yeux. Vincent raconte: «Étienne est en visite chez moi pour la fin de semaine et il a besoin de répéter. J'ai pensé à ton piano.» Claire dit tout de suite: «Mon piano? Oui, oui. N'importe quand.» Elle fait un large geste de la main et arrose encore une fois Nicolas qui, fatigué, se met à pleurer. La voix d'Étienne survole les

pleurs du petit : « Je peux venir ce soir ? » La jeune femme n'hésite pas une seconde : « Oui, venez ce soir. »

Claire déshabille Nicolas, lance les vêtements mouillés près de la laveuse et fait couler un bain. Elle dépose l'enfant dans l'eau et s'empare d'un phoque en plastique mauve qu'elle fait voler dans les airs. Quand le phoque s'immobilise au-dessus de la tête de Nicolas, elle remarque que le petit animal tremble. « J'ai froid », pense-t-elle.

Figé depuis des jours, voilà que le corps de Claire s'agite dans tous les sens. Dans la cuisine, les comptoirs sont couverts de biscuits salés, de fromage et de pots remplis d'olives et d'anchois. Des canapés sont placés méthodiquement sur un plateau. Il est sept heures et demie. Étienne Gravel devrait arriver bientôt. Elle passe un dernier coup de balai et range les journaux, les manteaux et les verres qui traînent. Pourtant, n'a-t-elle pas passé l'après-midi à tout ranger ? Le téléphone sonne. C'est Mireille. « Je n'ai pas le temps de te parler. Quelqu'un vient. » La sœur de Claire saisit l'occasion : « Un homme ? » L'aînée précise : « Non. Un pianiste. » Nicolas vide la boîte à jouets puis se couche par terre et se met à pleurer. « Il faut que je te laisse. » Mireille termine en disant d'une voix timide : « Tu m'as brassée pas mal l'autre jour. » « Je sais... Sans rancune ? » « Sans rancune. *Ciao!* » Claire fait asseoir Nicolas et lui donne un livre. Aussitôt, le petit se met à gazouiller en tournant les pages. Elle profite de l'accalmie pour épousseter le piano une dernière fois avant d'aller coucher Nicolas. Enfin, quelqu'un chevauchera cet étalon noir, avide de courses folles.

Dehors, Étienne Gravel se dirige lentement vers la maison de Claire. La gorge serrée par la timidité, il se

demande s'il a encore envie de répéter. Arrivé devant la maison, il s'arrête un instant et regarde par la fenêtre. Il l'aperçoit alors qui transporte un plateau et le dépose près du foyer. Elle se penche, ramasse un ballon, se penche à nouveau et disparaît. Grande, blonde, les gestes vifs, Claire intimide Étienne. Elle semble trop... Il la voit passer de nouveau et, cette fois, elle avale une gorgée de lait à même le carton. La tête renversée en arrière, elle boit à pleines gorgées. Puis elle cesse de boire et regarde son chandail. Elle disparaît. Dans l'immense fenêtre, on ne voit plus que le feu orangé s'agiter dans le foyer.

La sonnerie de la porte fait sursauter la jeune femme. Elle essuie une dernière fois son chandail taché de lait, remet ses cheveux en ordre et ouvre la porte : « Vous n'avez pas marché dans les pommes pourries, j'espère ? J'ai oublié de vous dire de passer par l'autre côté. Donnez-moi vos chaussures. Je vais les essuyer. » Sans hésiter, Étienne retire ses chaussures et les donne à son hôtesse. Il sourit et tend la main, mais Claire a les yeux rivés sur les pieds du pianiste. « Excusez-moi ! Je vais aller me chercher des chaussettes. » Elle lui dit que ce n'est pas nécessaire et monte à l'étage. Elle choisit les plus belles chaussettes de Bruno et, en descendant, observe le pianiste. Grand, longiligne, il a le visage anguleux et le teint pâle. Oui, un corps blanc et si étroit n'a de place que pour la beauté. Soudain, elle remarque que tout le haut du corps penche vers la droite, comme s'il était attiré par un gouffre. La tête elle-même penche légèrement dans cette direction. Claire pense à une scoliose. C'est affreux. Être pianiste et souffrir d'une scoliose. Quel courage ! Quel combat ! Immobile au milieu du hall d'entrée, Étienne se demande pourquoi la jeune femme descend l'escalier si lentement. Celle qu'il croyait être débordante de vie

est maintenant empêtrée dans sa propre démarche. Soudain, le regard de Claire s'éclaircit et elle descend le reste des marches en trombe. Elle se dirige vers le plateau couvert de petites bouchées et, d'un geste qui se voudrait spontané : « Vous en voulez ? » « Non merci », dit-il en tendant la main vers la paire de chaussettes. « Ah ! Les chaussettes. Assoyez-vous. » Elle observe à nouveau les pieds de l'homme. D'un blanc lunaire, ils sont étroits et très longs. Les orteils, surtout, sont d'une longueur exceptionnelle. Vraiment, ces *doigts* de pied doivent permettre au pianiste de s'agripper sur terre. Une voix masculine sort Claire de sa torpeur : « Vous êtes vraiment très belle. » La jeune femme rougit. Étienne enfle nerveusement les chaussettes et s'assoit au piano. Il fait quelques gammes, écoute attentivement le son de l'instrument puis, satisfait, se met à jouer.

La musique de Chopin roule par terre et fait vibrer toute la maison. Le plateau de bouchées sur les genoux, Claire est bien assise dans son corps. Devant elle, le noir s'est emparé de presque tout : le piano, les vêtements et les cheveux du pianiste qui tombent en boucles folles sur les épaules et, à l'arrière-plan, les arbres. La lune blanche et les chaussettes bleues sont les uniques taches de couleur de ce tableau. Claire essaie de demeurer calme, mais bientôt, elle est tout entière prise d'assaut par la musique. La jeune femme demande à son corps de se contracter, de marquer les limites qui lui épargneront le déchirement. Elle demande à la musique d'être l'unique volupté de cette nuit soudain chargée d'odeurs et de petites flammes répandues par grappes et qui sont autant d'invitations à l'ivresse. Elle voudrait être cette rivière qui coule lentement et toujours pareille, mais voilà que tout bascule. Un grand cri se gonfle dans sa poitrine et cherche une issue. Les cheveux et le cou d'Étienne Gravel appellent toutes les caresses et, dans

un coin caché, là où la musique prend naissance, s'ouvre un immense jardin. Elle se voit marcher au bord de l'eau et se répandre dans l'air comme une fleur abandonnée. Puis, les yeux en prière, elle fait le plus grand souhait qui soit : « Que cette nuit, que cette musique ne s'arrêtent jamais. »

Au bout de quelques heures, implacable, le silence tombe. Claire est toujours assise au même endroit, le plateau sur les genoux, et elle ne trouve rien d'autre à dire que : « Merci. » Le pianiste sourit et se penche vers le plateau. Il mange un, deux, trois, quatre, cinq canapés. Elle en avale un seul, tout rond. À genoux devant Claire, il noue ses lacets : « C'est merveilleux de jouer face à la rivière. Vous avez vraiment une belle maison. Vous devez être heureuse ici. » « Oui. » Il se lève et leurs yeux s'embrassent à nouveau. Chacun semble cueillir chez l'autre une offrande blanche. L'homme caresse, du bout des doigts, les cheveux de Claire et pose ses lèvres sur son front. Une force sauvage encombre les membres de la jeune femme. Leurs ventres s'effleurent et tous deux ferment les yeux afin de contenir la fougue de leurs corps soudain débridés. Claire lève la tête et aperçoit une larme glisser sur la joue du pianiste. Étienne se mord la lèvre et dit : « Excusez-moi... » Puis, dans un flot de mots, il se met à parler de son étrange vie : la communion, peut-être, avec tous ces morts, Mozart, Beethoven, Chopin, mais aussi les chambres d'hôtel, la difficulté d'avoir un piano à soi, et surtout, la distance intenable qui le sépare des êtres, des femmes surtout. Enivrée, Claire écoute attentivement et murmure, après chaque confidence : « Je comprends. » Souhaitant accueillir une belle et grande douleur, Étienne demande : « Et vous ? » « Moi ? » Quelque chose passe au-dessus de leurs têtes et avale un peu de lumière. Étienne ouvre la porte et, le pas léger

comme un Pierrot, il zigzague entre les pommes avant de s'asseoir au bord de l'eau. Claire enfile un manteau et court le rejoindre. Assis côte à côte, ils se prennent la main et écoutent la nuit couler vers l'aube frissonnante.

Claire a fini de ramasser les pommes et est enfin assise sur la terrasse. La rivière est toujours aussi calme et langoureuse, comme si elle se moquait de l'hiver qui approche. Le petit Nicolas ramasse une feuille d'érable qu'il va offrir à sa maman. Claire place la feuille devant le soleil et observe les veines rouges de cette petite main transparente. Ainsi, jour après jour, la sève monte dans l'arbre, puis les feuilles tombent et nourrissent le sol qui nourrira l'arbre à son tour. Elle ferme les yeux et accueille un moment cette lente pulsation.

Claire penche nonchalamment la tête et aperçoit Nicolas se diriger vers les sacs verts autour desquels des dizaines d'abeilles voltigent. Elle se lève d'un bond et court vers le petit. Le serrant très fort contre sa poitrine, elle se met à marcher de long en large en prenant soin de bien enfoncer ses pieds dans le sol. La jeune femme chantonne doucement et cueille quelques raisins qu'elle coupe en deux avec ses dents avant de les offrir à Nicolas. Un bruit de moteur annonce l'arrivée de Bruno. Le camion, blanc et étincelant, a repris sa place dans l'allée. Claire court vers lui en criant, avec Nicolas : « Pa-pa ! Pa-pa ! » Bruno descend. Il embrasse Nicolas et caresse Claire de ses larges mains. Claire pénètre le corps de Bruno et se perd dans un parfum de sapin, d'huile et de vent. Elle pleure en secret, bouleversée par la joie de retrouver son mari, sa forêt vivante, son pays. Leurs corps se séparent. Bruno prend Nicolas et observe Claire. Au lieu de courir à gauche et à droite afin de vider le camion, d'offrir à Bruno une

bière, une tarte au sucre ou un yogourt, elle se dirige lentement vers la vigne. Bruno remarque la démarche étonnamment langoureuse de son épouse et la chevelure joliment négligée. Claire cueille une grappe de raisins et l'offre à Bruno. Elle serre son mari contre elle et dit, le souffle coupé : « J'ai fait plein de choses. » Bruno murmure : « Moi aussi. »